

de lui! Tueries, tricheries, tromperies! Elle belle est sa création!". Des gars poursuivent des filles au "crâne rasé" et veulent régler leurs comptes. Monsieur Métayer intervient pour montrer à ces gars qu'eux aussi ont travaillé pour les Allemands. Ils ont donc collaboré, mais personne ne les poursuit. Jacqueline et Solange se dévouent pour aider les Américains, Yvette, toute petite, admire les Canadiens, l'un d'eux lui propose le mariage, pour la taquiner. Et la pièce se termine sur une note optimiste; on apprend, encore une fois par le même facteur, que... mais lisez la pièce, et vous saurez la suite!

En somme, *La Nuit la plus courte* est une vibrante dramatisation d'une page de l'histoire de la deuxième guerre mondiale. Ce drame dédié à Séverine, la petite fille des Léon, représente, en plus de l'aspect visuel de nombreuses illustrations tirées des archives de la famille, une leçon de bravoure et de tolérance, de recherche de paix et de justice. Autrement dit la mémoire collective d'une région est mise au service de l'humanité pour rappeler aux grands comme aux petits que la guerre est à éviter à tout prix. Dommage que cette pièce n'aie pas été sélectionnée finaliste au prix le Trillium. Ajoutons qu'elle ferait un excellent scénario pour un film.

Hédi Bouraoui
Université York

Francisco J. Carrillo. *Jardin de Dar Almutamid.* Poésie en espagnol, français, arabe. collection Mirage, L'Or du Temps, et Cartago / Carthage, 1999, 52 pages, grand format.

Encore un fois, l'Or du temps nous donne à voir un très beau livre de poésie et d'art avec deux dessins d'Abdelaziz Gorgi - un régale en couverture - plusieurs vignettes et photos en noir et blanc dépouillées de toute surcharge encombrante, à la manière de ces textes du célèbre poète espagnol, diplomate international de l'UNESCO en Tunisie qui a composé, lui-même, la version française, revue seulement par Alain Nadaud, diplomate et romancier français. Le livre s'ouvre avec une *Exèdre* de La Princesse Marie-Thérèse de Bourbon Parme offrant pour ainsi dire un banc "en demi-cercle dans une basilique chrétienne" pour une invitation à la lecture. En une page poétique, elle indique l'inspiration du poète fasciné par *les nuits tunisiennes, les nuits andalouses* dont les rumeurs éternelles éveillent la conscience, et reprennent en même temps les parcours de ses créations précédentes. Le lecteur, bien posé sur le siège de la continuité et du changement, ne peut qu'atteindre la plénitude du partage des moments privilégiés.

Poésie du génie des lieux. La rencontre de la sensibilité d'un poète et l'écoute du monde et de la différence. Son sujet d'inspiration est du à cet espace tellement chargé de poésie qu'est le Jardin de Dar Almutamid, juste en face de Carthage. Le coeur se met à ramer, *comme ramèrent les coeurs* de tant d'écrivains célèbres, Amado, Fuertes, Goytisolo, de Guayasamín... et d'autres nommés par Francisco Carrillo. C'est dans ce Jardin qu'affluent les mots ensorcelants et magiques, souples et élégants qui vont combler Tanit, Venus, Diane chasseresse, en l'occurrence Maria del Monte venant au secours du poète afin de l'aider à *surmonter les peines infinies*, (p.33).

Suivent alors cinq poèmes en vers libres souvent dédiés à une ou plusieurs personnes, accompagnateurs, accompagnatrices, d'une essence poético-philosophique qui leur est attribuée. Le premier portant le titre du Recueil est dédié à *Brigitte, accompagnatrice de la caravane des sens*. La mer et ses voiliers, la brise et le parfum des mimosas, la fontaine source d'eau et de vie, le sable qui voile, toute l'atmosphère carthaginoise concourt au modelage du créateur, ce scribe des anciens temps qui s'agrippe au silence à l'apparition mémorielle de Tanit. Justement, ce silence tellement parlant par la densité de l'absence va susciter toutes les dérives, tous les échos d'une Andalousie, proche et lointaine. Le dérèglement des sens s'accomplit alors devant le port punique, suscitant les partances et accueillant les invitations aux voyages. Le lecteur ballote ainsi entre *les têtes en marbre de Carrare des jeunes patriciennes* (p.38) et la lumière envahissante de l'été, source de caresses et d'enivrement.

Dans *Lolita, fille de Zembra et du Soleil*, c'est le regard qui éclaire de sa lumière du dedans, permettant au poète de découvrir les nuances du jeu entre horizon et mer, mains et cheveux, sérénité du teint nocturne et brillance du jasmin en fleur. Ici la flamme jaillit, rayonne pour illuminer les mystères de l'imaginaire, remontant jusqu'à la Grèce antique et son Panthéon.

Racines de mémoire à l'ombre des voûtes, dramatisée, comme le titre l'indique, la mémoire profonde à l'entre-croisement de la croyance. Dans ce poème, le mémoriel appartient également aux éléments naturels de toutes sortes tels la rosée, la mer, les chemins, la coupole, le désert, le citronnier... dont les souvenirs dilatent des pans entiers de vie, renforçant le rêve et ravivant l'histoire. Fuite de traces et rappel de leur retour, n'est-ce pas là le cycle de toute vie?

Le poème *Larmes d'enfants puniques* est dédié à *Sadika, souffle de verre*. Pour Francisco Carrillo, le mot et la voix se travaillent à la manière du verre qu'on souffle et qui prend forme sous cette énergie. Mystérieux et mystiques, ils sont porteurs du souffle du verrier-poète. Ainsi, ils peuvent rythmer la nature humaine et la nature naturante qui ne sont rien d'autre que la base fondamentale de toute inspiration, de toute création. Le mot invoque et convoque les lieux, de la Grèce, à Rome, à Carthage, mais aussi les voix les plus diverses et les silences les plus pesants de l'histoire. A la fin du rituel, *tombe une larme sur la Mare Nostrum*, (p.43).

Le dernier poème *Poussière d'étoiles* est dédié à *Juan Goytisoló, nomade de l'oralité, dans un café de la place Djemàa el-Fna*. Le poète s'adresse au confrère comme s'il s'adressait à lui même, d'où une redondance et parfois, une certaine platitude. Ceci dit, l'incitation au rêve et à la quête de la lumière n'en demeurent pas moins actuels. Tout s'enchevêtre ici, comme le dit si bien Baudelaire, *dans une profonde et ténébreuse unité* qui n'est pas facilement accessible. Il revient au poète de déceler et le crépuscule et l'aurore pour que la vie éclate dans tous ses états, et à tous les temps. Propension de Carrillo à user et abuser des paratextes et de nombreuses parenthèses qui, à mon sens, non seulement n'ajoutent rien aux textes, mais tendent plutôt à diminuer leur force d'impact. Voir par exemple: *Poète, / tu as rendez-vous avec la lumière / (ne l'oublie pas)...* (p.45). Dans

l'ensemble, les traductions sont très bonnes en ce sens où, parfois l'original contient de fragments de vers plus réussis que dans l'équivalent en français ou en arabe, et parfois c'est l'inverse qui investit le processus. A acquérir et à lire absolument. Ce recueil fera date et par son contenu et par son contenant.

Hédi Bouraoui
Université York

Jamila Arous-Ayoub. *La Fileuse du Temps: Kerstin Nilsson-Ben Salem.* Tunis: l'Or du Temps, Collection Art, 1999. 58 pages.

Magnifique, ce livre est aux couleurs chaudes de l'affection et de l'espoir, de la joie de vivre et de l'amour des terroirs croisés. Le texte poétique, artistique et savant de Jamila Arous-Ayoub, elle-même, artiste peintre bien connue, célèbre l'art vivant de la tapisserie de Kerstin Nilsson, épouse de Si Aly Ben Salem, Doyen et Chef de file de la peinture tunisienne. Contrairement à ce qu'ont rapporté certains journalistes, il ne s'agit pas d'une réhabilitation d'une artiste qui a passé un demi siècle à côté, et non à l'ombre, d'un de nos plus grands peintres, mais de la consécration d'une oeuvre monumentale, branchée sur la vie entre Afrique et Europe, Tunisie et Suède. Superbement orchestré dans son déploiement textuel et iconographique, telle une Symphonie parfaitement exécutée, **La Fileuse du Temps** ne cesse et ne cessera pas d'émerveiller tous les sens, visuels, artistiques, affectifs ou intellectuels. Véritable enchantement qui commence dès la couverture, *L'Olivier*, (laine, 110 sur 150 cm), touffu et central, comme il l'est dans la vie des Tunisiens, sur lequel s'adosse une bédouine méditative dans sa *lahfa*, tournant le visage vers une jeune fille accroupie près d'elle pendant qu'un garçon, à gauche, regarde les spectateurs d'un air calme et enjoué. Juste en face de l'arbre (de la vie?) un couffin plein d'oranges offertes, non loin de l'oranger. Moutons, brebis, chèvres, herbes folles, oiseaux divers peuplent cette scène rupestre sereine et chatoyante avec un ciel bleu ponctué de deux minuscules nuages perdus dans l'immensité. Si nous insistons sur la couverture, c'est pour noter toute la beauté caractéristique de ce livre qui s'ouvre sur un *Avant-propos* de Khalifa Chater, intitulé *Regards croisés*. Grâce à une connaissance profonde du couple Ben Salem, il traite du travail de l'artiste, consistant en une synthèse idyllique de deux univers contrastés: le Nord et le Sud. Il analyse quelques tapisseries, mettant l'accent sur les couleurs lumineuses, les dominantes qui les articulent, les reprises de symboles empruntés aux légendes nordiques mais aussi à la réalité tunisienne. Puis vient une très belle photo de Kerstin jeune, visage d'une beauté époustouflante cernée par un foulard rehaussant le sourire et les yeux en amandes.

Suivent deux tapisseries, et le premier chapitre, **Révélation**, où Jamila Arous-Ayoub étudie l'émergence des motifs de cette artiste hors du commun. L'oeuvre en question n'est pas seulement due à l'influence du climat du nord, mais aussi et surtout aux "Chants mythiques et épiques de la Suède d'antan", (p.13). Ici, imaginaire et réel se tissent au sens